

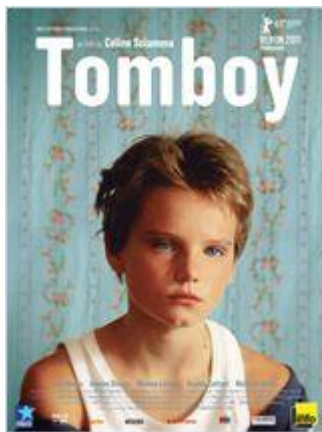
animateur Bertrand Pleven

14 mai 2011

## A la lisière, ombres et lumières

La géographie, comme le cinéma, ont à voir avec la liberté dans la manière de penser l'action des acteurs dans l'espace, dans leur capacité (ou non) à transformer les lieux. Dans ces deux récits, qu'ils s'ancrent dans la résidence banlieusarde pour *Tomboy* ou dans la communauté fermée de la *Lisière*, c'est bien du foisonnant flottement du quotidien qu'il s'agit. Il est filmé, symptomatiquement, en bord de ville. Dans des espaces limites où la ville étalée jouxte la forêt périurbaine, les pratiques fabriquent des spatialités alternatives, respectivement celles de l'enfance et celles de l'adolescence. Le deuxième long métrage de Céline Sciamma et le premier de Géraldine Bajard portent ainsi à l'écran " la ville *transhumante*, ou métaphorique " chère à M. De Certeau qui s'insinue, ici, dans les confins du " texte clair de la ville panifiée et lisible. " [1].

Le jeune cinéma d'auteurs français " du milieu " est ainsi peut-être en train de trouver de nouveaux territoires narratifs, de s'emparer des marges urbaines de nos villes. Dans des registres très différents, ces deux films peuvent en effet donner l'impression de sortir de nulle part car justement, ils donnent à voir, à ressentir et à penser hors des sentiers battus des appartements haussmanniens de la capitale et des banlieues exposées pour explorer des tiers espaces. Ils y trouvent tous les deux matières à regards, l'un plus impressionniste et lumineux, l'autre nettement plus sombre et sociologique.



**Tomboy , Céline Sciamma**

Laure, sur les genoux de son père, tient le volant. Le paysage pavillonnaire défile et signe comme une transition spatiale avec le dernier très beau film de la réalisatrice, *La naissance des pieuvres* qui se déroulait dans la banlieue sud de Paris. Dans ce très réussi prologue tout en mouvement, Laure joue au garçon et va conduire le film. La famille s'installe dans une nouvelle résidence, on est en été, la rentrée approche. Qui est cette jeune fille qui s'agit tendrement avec sa sœur dans les nouveaux murs et entraîne son père dans de longues parties de jeu de sept familles ?

Ses cheveux courts et son corps musclé soulèvent une ambiguïté, laissent planer un doute qui

interroge le regard du spectateur. Le film n'en fera jamais une question. Une jeune fille rencontrée dans le jardin de la résidence lui demande son nom. Mickaël est né, comme une fiction, du regard de l'autre, dans le regard de l'autre et bientôt dans celui de la bande de copains de la résidence. La performance de la jeune actrice, Zoé Héran, donne chair et légèreté à l'acte de " défaire son genre " [2] et le film en souligne justement la dimension spatiale. Ce dernier s'articule en effet entre l'espace domestique de l'appartement où Laure est Laure et l'extérieur où Laure est Mickaël en ménageant quelques seuils comme le préau, scène du jeu " action ou vérité ". Action ou vérité, c'est d'ailleurs un peu l'alternative qui s'offre à Laure/Mickaël. Son jeu de rôle se déploie dans la forêt adjacente à la résidence franchie à travers un trou dans le grillage. Chemins, clairière et sous-bois, terrain de foot ou encore pièce d'eau de la base de loisirs, deviennent espace des jeux physiques, impliquant les corps et mettant ainsi à l'épreuve, chapitre après chapitre, Mickaël. Au passage, la réalisatrice suggère de manière lumineuse les pratiques de la nature de ces enfants en route vers l'adolescence. La proximité des deux espaces identitaires de l'héroïne amène une vraie tension dramatique. La petite sœur devient une loyale complice et les parents longtemps, n'y voient que du feu. Progressivement, le jeu n'implique pas qu'elle mais le monde qui l'entoure et notamment son amie qui s'amourache de ce petit bonhomme " pas comme les autres ". La rentrée approche et risque de sonner la fin de la récréation de cette interface spatio-temporelle de l'enfance où l'on peut encore trouver la place d'être quelqu'un d'autre.



**La Lisière , Géraldine Bajard**

Géraldine Bajard, jette d'entrée, avec une scène nocturne de meurtre en forêt, un regard bien plus noir et inquiétant sur un tout autre type d'espace urbain : les communautés fermées. François, incarné par Melvil Poupaud, est un médecin, décidé, au grand désarroi de sa compagne, à quitter son bel appartement avec terrasse du centre de Paris pour s'installer dans une maison située à proximité des hauts de Beauval, archétype d'une *gated community* à la française encore en partie en chantier et qui grignote la forêt et les champs voisins. François achète une maison et une vieille voiture qu'il retape en débardeur dans son jardin. Il découvre, et nous avec, ce qui se construit là, derrière l'importation du cauchemar urbain américain, derrière les catalogues en papier glacé et les maquettes ventant les villas du promoteur *Vanx* ou encore les réunions de la " communauté " et les couples de façade. Le film rend compte de manière ouvertement critique de cet urbanisme né en bord d'autoroute dans son écrin de nature et cette société vivant en vase clôt où les adultes ne sont que des silhouettes fondues dans le décor dont les plans fixes paysagers soulignent repli et fermeture. Mais le film ne s'arrête pas là. Il s'intéresse à un groupe de jeunes qui habitent le lotissement. Communauté dans la communauté, sorte de mélange entre des ados de la campagne et enfants gâtés, ils partagent leurs journées entre les champs et la cafétéria glauque du centre commercial pour boire des diabolos et cherchent la nuit à expérimenter les limites en forêt par des jeux

malsains. Ils règnent en maîtres sur leur territoire qu'ils parcourent à moto et sur lequel, François, vient empiéter. S'ensuit un jeu dangereux, étrange et pour tout dire bizarre dans lequel entre et se piège François. Géraldine Bajard, signe là, un film étonnant, très spatial dans lequel une communauté fermée produite par des adultes finit par ressembler à un fantôme adolescent dont il aurait perdu les clefs.

Quelque chose semble donc se jouer quand la ville rencontre la forêt au cinéma. Ces deux films, en tous cas, font de ce seuil spatial un vrai ressort narratif. Souhaitons que de tels films et leur économie de moyens ne restent pas confinés à la marge d'un public de privilégiés. Au-delà, guettons ce que le cinéma français projette sur la manière d'habiter de ces périurbanités de lisières.

Bertrand Plevin

1. Michel de Certeau, *l'invention du quotidien*, Art de faire, Gallimard, 1980.
2. Pour reprendre l'expression de Judith Butler.

© Les Cafés Géographiques - [cafe-geo.net](http://cafe-geo.net)